

jusqu'à environ 0,1 % sur un rayon de 600 km. La méthode de restitution du pourcentage, sur une échelle logarithmique (la distance restant linéaire), a montré que la chute était exponentielle (fig. 11).

On a suggéré par la suite que ce schéma résultait d'un commerce de proche en proche, mode 4, donc d'un grand nombre d'échanges. On peut montrer (Renfrew, 1972, p. 466) que c'est précisément cette répartition, décrite par la formule $y = k^{x/l}$. N , qui a lieu avec un espacement de villages de l , où y est le pourcentage d'obsidienne dans l'industrie de pierre taillée reçu à la distance x à partir de la limite de la zone d'approvisionnement, N la proportion en limite de cette zone, et k la proportion de ce qui lui est transmis par chaque village. Néanmoins, un espacement régulier des villages ou des échanges n'est pas un élément indispensable à cette théorie, dont le point crucial est une longue série [p. 48] d'échanges successifs de biens à partir d'une source ponctuelle. Des répartitions comparables de pièces de monnaie ont été obtenues par la théorie des trajectoires aléatoires (*random flights*, Hogg, 1971). Dans les deux cas, toutefois, un échange réciproque du type de celui qui est montré dans le mode 4 est envisagé. Une fouille à n'importe quel endroit devrait donc livrer une proportion plus faible du bien commercialisé qu'en n'importe quel autre point plus proche de la source. Les points équidistants de la source devraient avoir la même proportion et maintenir ainsi la symétrie dont K. Polanyi a suggéré qu'elle représentait un trait fondamental de la réciprocité.

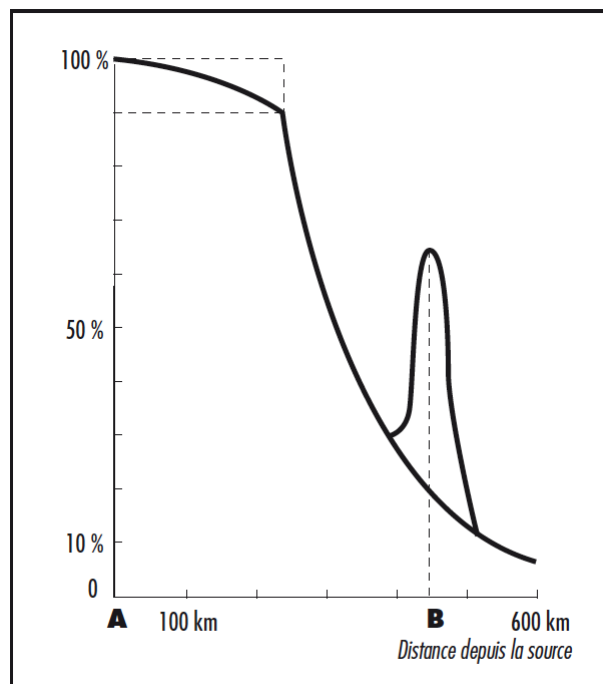
Redistribution par lieu central

L'existence d'un lieu central déforme radicalement cette image. En effet, si l'on émet l'hypothèse nécessaire que la quantité récupérée en n'importe quel lieu est en relation régulière avec la quantité qui passe par ce lieu, la forte intensité d'interaction constatée sur un lieu central détruit cette symétrie, en produisant la centralité que K. Polanyi a reconnue dans les lieux centraux et qui, comme je l'ai suggéré, caractérise également les lieux de commerce de marché.

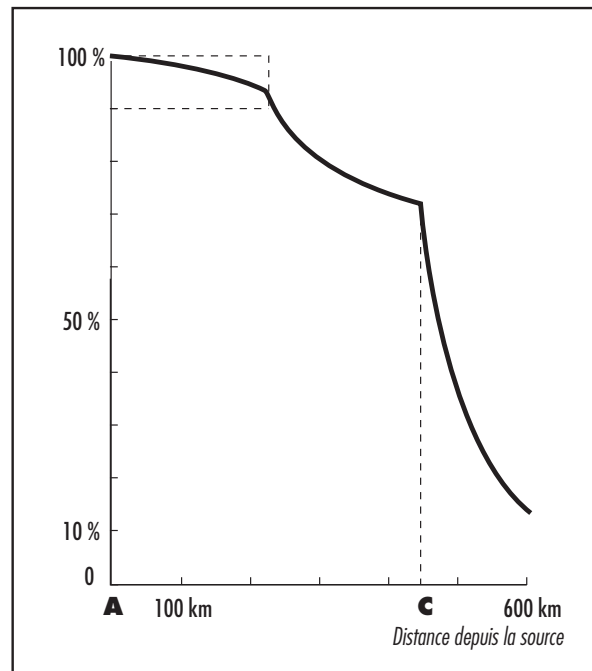
Distance de la source

Si, en revanche, l'axe vertical de la figure 12 indique la quantité totale récupérée plutôt que la proportion, l'asymétrie entourant le lieu central à l'emplacement *B* est nettement visible. Cela correspond aux modes 5 et 6. En effet, la figure 12 peut être modifiée de telle sorte que, à l'intérieur du territoire desservi par le lieu central, la baisse en fonction de la distance croissante par rapport à celui-ci soit exponentielle, mais beaucoup moins brutale que la baisse habituelle. Il faut cependant noter que la « proportion » de cette marchandise retrouvée au lieu central sera plus élevée, de cette manière, seulement si cette marchandise fait l'objet d'un commerce plus intensif à cet endroit qu'ailleurs, par rapport aux marchandises auxquelles on la compare. Cette hypothèse est assez valable quand la marchandise est importée par un commerce à longue distance et que les autres sont produites largement et localement.

Figure 12. Commerce directionnel (redistribution) : baisse d'abondance selon la distance depuis la source



[p. 50] Figure 13. Commerce indépendant : baisse d'abondance selon la distance depuis la source



Commerce indépendant

L'analyse spatiale est susceptible de révéler un autre mécanisme commercial : le commerce indépendant (revendeur). Puisque l'effet d'un commerçant-revendeur est d'influencer davantage la distribution de la marchandise que ne le ferait le commerce par échanges réciproques de proche en proche, « à l'intérieur [p. 49] de son lieu d'activité ». Tout revendeur couvre une zone d'opération effective, hors de laquelle il se déplace peu. Dans cette zone, en l'absence de service préférentiel pour des lieux centraux, la baisse de la marchandise selon la distance de la source est bien moins rapide (fig. 13, où le point C représente la frontière extérieure de la région desservie par le commerçant). Ce mode correspond au 7.

Ces suggestions, au moins dans les cas favorables, permettent de distinguer les modes 2, 3 et 4 des modes 5 et 6 ainsi que ces deux groupes du mode 7. Les modes 8-10 ainsi que la distinction entre les modes 5 et 6 seront étudiés au chapitre suivant. Le mode 4, bien entendu, correspond simplement à l'agrégation de transactions répétées du type observé dans les modes 2 et 3 : je ne vois aucun moyen de distinguer archéologiquement entre 2 et 3 si le lieu d'échange [p. 50] en 3 est toujours différent. Le mode 1 peut censément être reconnu par la pénurie, au lieu B, d'objets originaires du lieu a, puisque la transaction ne fonctionne qu'en faveur de a.

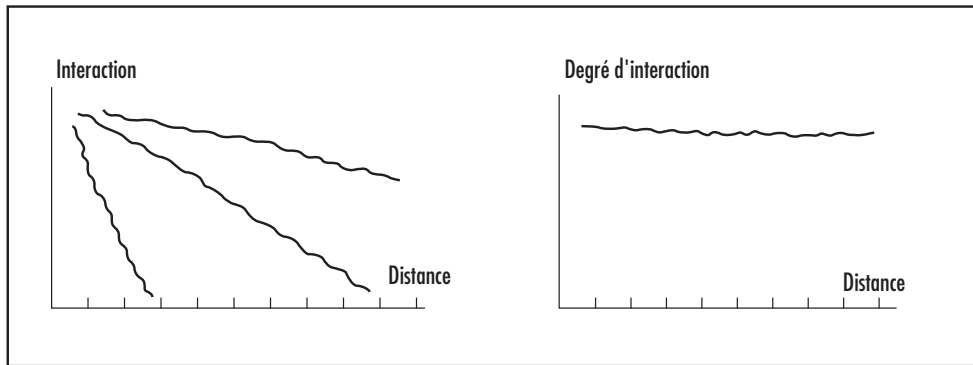
Là encore, la nature de la marchandise et la manière dont est pratiqué l'échange n'ont pas été prises en compte. J'ai cependant suggéré (1972, p. 467) que les biens de prestige ou de valeur, échangés réciproque-

ment en mode 4, pouvaient produire une distribution qui diffère partiellement de la figure 11 (fig. 14). Dans ces échanges « par chaînes de prestige », le paramètre utile I est allongé, et le paramètre fractionnel k est plus proche de l'unité. En premier lieu, le transfert de biens prestigieux a souvent lieu entre notables spécifiques, et il est probable que les partenaires de l'échange, à ce niveau, ont en moyenne des résidences plus dispersées que dans les échanges ordinaires (*gimwali*). En second lieu, ces biens ne sont pas consommés ou utilisés dans la vie quotidienne, mais sont fréquemment transmis lors d'échanges ultérieurs (point fondamental de B. Malinovski à propos de l'anneau *kula*). Ces deux points [p. 51] élèvent effectivement k jusqu'à un chiffre plus proche de l'unité, ce qui rend plus progressive la chute exponentielle et augmente donc l'amplitude perceptible du déplacement des biens. Il est probable que les grandes distances atteintes par le commerce de *Spondylus* (huître épineuse) en Europe néolithique (Shackleton et Renfrew, 1970) étaient dues à la variante « chaînes de prestige » du mode 4.

[p. 51] Indices d'organisation

Le caractère le plus négligé du commerce pré-historique est l'organisation, dans ses aspects non spatiaux. Ce n'est pas avant l'apparition d'archives écrites en Mésopotamie et en Crète, qui donnent une information explicite (prédigérée sur le plan cognitif) à ce propos, que les indices en ont été systématiquement exploités par les archéologues. C'est ainsi que, malgré les milliers de sceaux et les centaines de scellés de Crète et de Grèce continentale étudiés par les archéologues du point de vue typologique et stylistique, il

[p. 230] Figure 16. Impact de la distance sur l'interaction



Légende : à gauche : chute de l'interaction (axe vertical) pour trois établissements de trois régions, relevée en fonction de la distance (axe horizontal) ; à droite : degré constant d'interaction (axe vertical) entre habitats voisins. La distance est représentée par l'axe horizontal.

entre des groupes locaux relativement autonomes et le manque apparent de frontières solides, que reste-t-il de la catégorie des « tribus » ? Les « tribus » existent-elles ?

En examinant ce problème, j'exclurai les sociétés de type A mentionnées plus haut. Elles sont souvent de culture assez homogène (Middleton et Tait, 1958, p. 15), et il est plus facile d'imaginer un schéma tribal avec une descendance commune. Le cas n'est pas aussi net dans le deuxième groupe, le type B, où deux hypothèses d'interaction se dessinent. Malheureusement, les travaux ethnographiques fournissent d'ordinaire des indices insuffisants pour permettre de choisir entre elles dans des cas particuliers. La première hypothèse est que l'interaction décroît avec la distance, mais que le degré d'interaction entre les groupes adjacents, séparés par des distances constantes, d'une région est toujours le même (fig. 16).

Il n'existe pas de frontières ou de déséquilibres importants à la surface des attaches locales d'interconnexion, même si les gens eux-mêmes peuvent reconnaître des frontières et des identités séparées. [p. 231] Il faut ici supposer que le système de peuplement, la densité de population et l'environnement sont très uni-

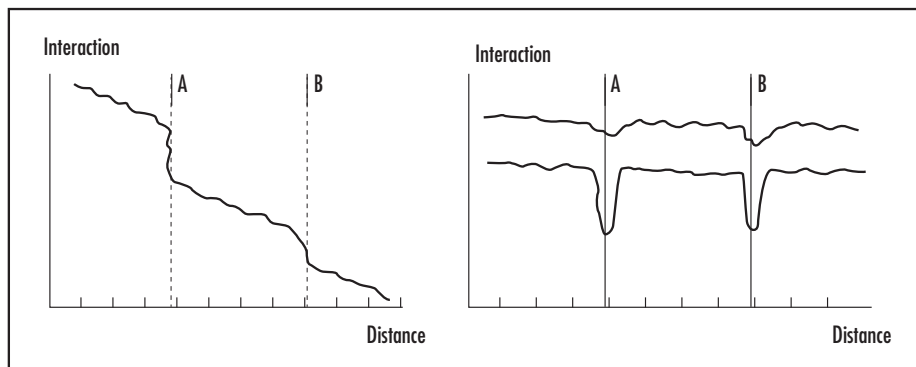
formes. La seconde hypothèse est que l'interaction est confinée aux marges d'unités sociales telles que la tribu (fig. 17). La tribu ressent une identité, exprimée dans les marques faciales par exemple, et une interaction plus forte apparaît à l'intérieur du groupe identitaire que de part et d'autre de ses frontières.

Dans ces deux hypothèses, j'ai tenu compte de l'interaction totale, mais, comme je l'ai constaté ci-dessus, de nombreux types d'interaction entre individus interviennent dans différents contextes. Quand des indices seront disponibles sur le fonctionnement et l'intercorrélation de ces différents types, les discussions sur le problème des regroupements « tribaux » seront plus pertinentes. Pour le moment, je m'en tiendrai à l'interaction globale.

Les indices concernant les Majangir, et peut-être les Luguru (voir ci-dessus), semblent correspondre à la première hypothèse. M. Sahlins affirme (1968, p. 16), à propos d'une tribu, que

ses communautés périphériques développent des relations étroites et des similitudes culturelles avec les peuples voisins, déclenchant ainsi une érosion marginale de l'intégrité tribale et formant une zone

Figure 17. Impact des frontières entre tribus sur l'interaction



Légende : à gauche : les ruptures d'interaction apparaissent aux frontières (A, B) des unités sociales. L'interaction (axe vertical) est relevée en fonction de la distance (axe horizontal) ; à droite : l'interaction (axe vertical) est moins forte entre établissements de part et d'autre des frontières (A, B) des unités sociales. La distance est représentée par l'axe horizontal.

- outils ou installations agricoles (pour une discussion sur ces critères, voir Chapman *et al.*, 1987, p. 126-133).

Deux tests de continuité ont été réalisés, fondés sur des territoires hypothétiques de sites de 0,5 et 1 km de rayon (fig. 5-6). Pour les territoires de 0,5 km (fig. 5), on connaît 25 de ces sites AFP, par rapport à 40 sites AFR. Quant à la proportion de sites de l'AFP ayant au minimum 25 % de recouvrement territorial avec les territoires de sites AFR de 0,5 km, 13 sites sur 25 (52 %) ont montré une telle contiguïté spatiale. Cette proportion est montée à 89 % (sept sur neuf) pour les sites AFP dont les territoires recouvraient un des 17 territoires de sites AFR (fig. 6). En effet, sept territoires de sites AFP sur les neuf recouvraient à plus de 50 % les territoires AFR. Ces chiffres peuvent indiquer une forte continuité dans l'occupation des sols pendant toute la transition AFP-AFR. Rappelons que, contrairement aux données épigraphiques, les valeurs de continuité d'habitat AFP-AFR sont minimales, pour deux raisons :

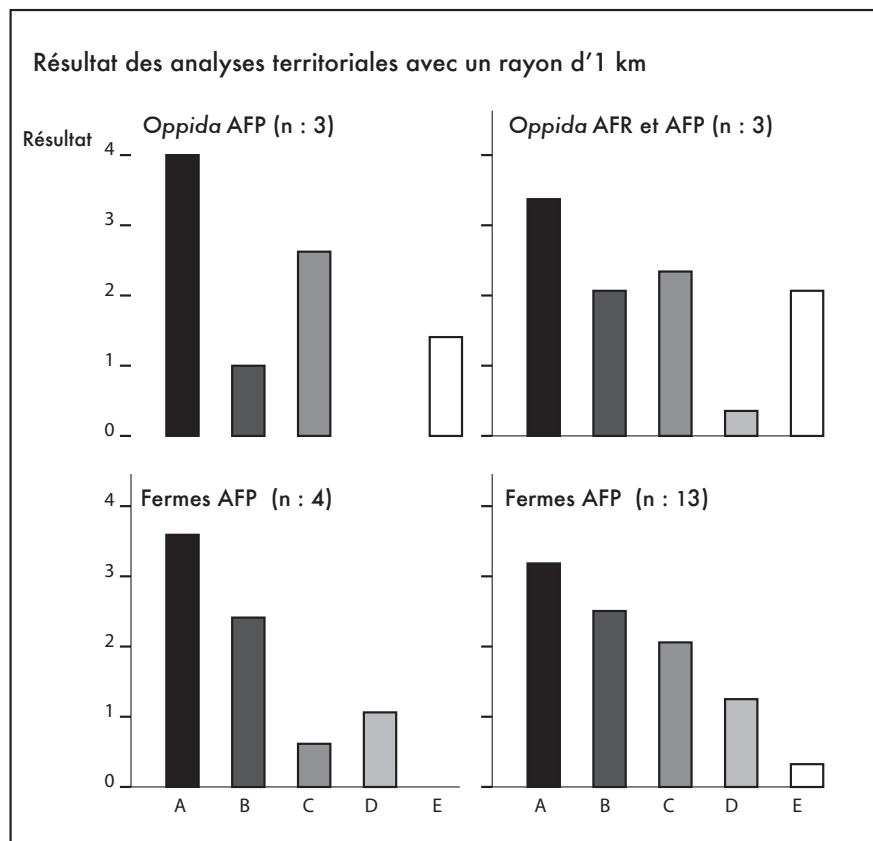
- la possibilité que des sites AFP soient recouverts par des structures AFR plus tardives (exemple du « trou de poteau sous la mosaïque ») ;
- la possibilité que des fermes AFP déjà « romanisées » avant l'intégration romaine [p. 71] soient recouvertes par des bâtiments AFR plus récents (exemple du « mortier sous la mosaïque »).

La conclusion est non seulement que l'on peut désormais reconnaître des fermes de plaine AFP, mais aussi que les fermes comme les *oppida* étaient placés de manière à profiter des mêmes ressources pédologiques qu'à l'AFR. Passons maintenant aux études d'utilisation des sols pour explorer plus avant cette dimension de la transition (fig. 7).

L'analyse territoriale utilisée dans cet article se fonde sur la classification des sols et sur les travaux cartographiques du PDN. Les sols du Ravni Kotari ont été divisés en cinq classes sur la base de l'actuelle utilisation des sols : arable, pierreux, terrasse, karst et basses terres (pour des descriptions complètes, voir Chapman *et al.*, 1987, p. 134-136). Les points à retenir dans la configuration de l'occupation des sols en zone de plaine sont, d'une part, que celle-ci contient une gamme beaucoup plus vaste de classes que les zones voisines (ex. la Bukovica ne connaît que les sols karstiques et pierreux) et, d'autre part, que leur répartition forme une mosaïque avec un fort potentiel pour une spécialisation de l'usage des sols. Tel est encore plus nettement le cas si l'on prend en compte les changements topographiques des deux ou trois derniers millénaires (Shiel et Chapman, 1988).

Maintenant que l'on dispose d'indices en faveur d'une continuité d'occupation jusqu'à l'AFR pour les fermes de plaine et certains *oppida*, il est intéressant d'analyser toutes les différences d'occupation des sols

[p. 71] Figure 7. Choix de terrains par les oppida et les fermes AFP et AFR dans le secteur prospecté PDN



Légende : classes de terrains : A. pierreux ; B. arable ; C. terrasse ; D. basses terres ; E. karst.